

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS HER PUBLISHING CO., LIMITED.

NO. 323 RUE DE CHATEAU. ENTRE CANAL ET BIENVILLE.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

SOLE LES PROPRIETAIRES ASSOCIES DE BRANDE, VERNER, SHERMAN, LECHE, ETC., QUI S'OLDENT AU PRIX REDUITS DE 10 CENTS LA LIGNE. VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Da 26 juin 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N.O., Lne.

Table with 2 columns: Fahrenheit Centigrade, listing temperatures for 7h du matin, Midi, 3 P. M., and 6 P. M.

Dans l'Amérique Centrale.

Comme la Nouvelle-Orléans est celui des grands ports des Etats-Unis qui est le plus voisin de l'Amérique Centrale, que ses rapports commerciaux avec cette région, déjà très importants, sont appelés à prendre un développement considérable, les événements qui se déroulent depuis plusieurs mois entre la frontière du Mexique, au nord, et l'isthme de Panama au sud, y ont suivi avec un profond intérêt et non sans quelque inquiétude.

Les corps commerciaux, les négociants, les industriels, les armateurs se demandent si les troubles vont se perpétuer dans ce territoire où quatre ou cinq Etats qui n'ont de république que le nom, sont constamment bouleversés par des révolutions ou s'entre déchirent.

Si l'agitation continuelle dans laquelle semblent se complaire les peuples de ces républiques n'était nuisible qu'à eux-mêmes, si leurs intérêts particuliers étaient seuls en danger, on pourrait les laisser se débattre sans trop s'inquiéter, tant en déplorant que leurs efforts fussent employés à des luttes stériles et non à l'exploitation des richesses dont regorgent les territoires qu'ils habitent.

Mais il y a d'énormes capitaux étrangers placés dans ces pays, et chaque guerre ou chaque révolution les rend non seulement improductifs, mais les met aussi en danger. Et il en résulte que les gouvernements dont des nationaux ont des intérêts dans l'un ou plusieurs de ces Etats sont obligés de prendre des mesures souvent onéreuses pour prévenir des spoliations.

Le gouvernement des Etats-Unis ne maintient-il pas depuis de longs mois des navires de guerre sur les côtes de l'Amérique Centrale, sur l'Atlantique comme sur le Pacifique, tout simplement parce que la vie et les propriétés peuvent être mises en danger par les guerres et les révolutions qui s'y succèdent ?

Et l'on se demande si, dans ces conditions, ils n'appartiendraient pas aux grandes puissances de l'Amérique du Nord, au Mexique dont la frontière sud borde ces turbulents Etats, et surtout aux Etats-Unis dont cette région doit un jour être l'un de leurs plus importants débouchés commerciaux, de prendre des mesures pour y assurer l'ordre et la tranquillité.

Les causes des troubles qui agitent si fréquemment l'Amérique Centrale sont bien connues et il ne serait sans doute pas très difficile de les détruire.

Une mesure qui assurerait le fonctionnement régulier des constitutions de ces républiques, constitutions qui ne sont pas plus mauvaises que celles d'autres Etats puissants et considérés, suffirait peut-être.

En attendant, la guerre va se rallumer dans l'Amérique Centrale. Le président du Nicaragua, Zelaya, n'est pas satisfait d'avoir battu le Honduras, il rêve de dominer toute la région; et pour arriver à ses fins, il encense une révolution dans le Salvador. Le peuple de ce pays regimbe, et il va s'unir à celui du Guatemala pour combattre Zelaya. Qui sait pour combien de temps le trafic va être de nouveau paralysé, et si les intérêts ne vont pas être en plus grand danger qu'à aucune époque antérieure ?

L'armée allemande en 1907.

L'armée allemande, dit le "Globe," y compris le contingent brayorais, comprend actuellement 25.113 officiers prêts à entrer en campagne; il faut compter de plus 2.555 médecins militaires, 657 vétérinaires, 2.286 officiers payeurs.

Le nombre des sous-officiers et soldats est de 500.664, plus 84.712 sous-officiers rengagés. Le nombre des chevaux est de 110.483; non compris ceux des officiers, et ce chiffre présente une augmentation de 4.598 sur l'année 1904.

La décoration de Paul Bert.

On prépare en ce moment, à Paris, au ministère de l'Instruction publique, une nouvelle promotion de palmes académiques, à l'occasion de la Fête nationale. Cette promotion sera très restreinte. Ainsi en a décidé le ministre, qui veut relever le prestige de cette distinction. L'attaché de cabinet qui donne cette nouvelle extraordinaire est allé chercher une relique curieuse: la robe de professeur de Paul Bert. Cette robe fut celle de Claude Bernard. Paul Bert l'avait reçue de son maître. Elle porte, épinglée au revers de son étole de soie, le ruban violet et les palmes d'argent d'officier d'Académie.

Au cours de sa longue carrière, Paul Bert, l'éminent professeur et l'ancien gouverneur général de l'Indo-Chine, n'avait pas reçu d'autre décoration.

UN CENTENAIRE.

L'événement de la bataille de Friedland, livrée et gagnée par Napoléon le 14 juin 1807, ne fut connu à Paris que le 28 du même mois. Un courrier était arrivé à Saint-Cloud le samedi soir 27, vers onze heures. L'officier de service faisait réveiller Joséphine, impératrice et reine, afin qu'elle eût sans retard communication de la bonne nouvelle.

Joséphine n'y attacha point l'importance qu'elle méritait. Seulement le dimanche, à la messe, elle annonça le succès de l'Empereur à un aide de camp du maréchal Moncey. Prévenu, le maréchal fit crier cette nouvelle.

Dans l'après-midi, des foules circulant place de la Concorde et dans les Champs-Élysées apprirent que Napoléon avait battu le-Russes et pris dans Königberg 100,000 fusils. Des invalides expliquaient que 100,000 fusils, cela voulait dire 100,000 prisonniers. Pour fêter ce succès, on organisa le soir des bals en l'honneur de la Grande Armée qui devait, disait-on, envahir la Russie et proclamer l'indépendance de la Pologne.

La vedette automobile du comte de Récopé.

Depuis quelques jours, lions-nous dans une feuille parisienne, un minuscule torpilleur est amarré en aval du pont de la Concorde; ce torpilleur, destiné à notre flotte, a été construit sur les plans du comte de Récopé; il a été commandé à ce dernier par M. Pelletin, à l'époque où ce ministre donnait tous ses soins au développement de la petite marine; on rêvait alors du sous-marin et du torpilleur susceptibles d'être embarqués sur de gros navires, et M. Pelletin fit ordonner presque simultanément un tout petit sous-marin et un tout petit torpilleur.

Le sous-marin fit une fugitive apparition dans l'anse des constructions neuves; on ne sait trop ce qu'il est devenu; sa coque, si croyons-nous, été transformée en une citerne à huile. Le petit torpilleur, contrairement à un sous-marin, présente des dispositions très intéressantes et attire l'attention de tous les marins, car il constitue effectivement un engin de guerre, d'une utilisation réduite, il est vrai, mais cependant capable dans des circonstances données d'une action militaire.

Il est très petit, puisque son déplacement n'est que de 7 tonnes; sa longueur est de 16 mètres, une largeur de 2 m. 81 et un tirant d'eau arrière de 91 centimètres sous la crose de l'hélice. Il correspond en quelque sorte à l'idée d'un bateau-canon, c'est à dire que c'est un affût automobile pour tubes lance-torpille comme le bateau-canon était une plate-forme pour un unique canon. Toute la partie avant n'est que l'enveloppe du tube lance-torpille s'ouvrant à l'étrave; ensuite est une chambre où sont les organes de la direction du petit bateau et du lancement de la torpille; tout l'arrière forme la chambre du moteur avec des caisses pour l'approvisionnement de l'huile et aussi des caisses à lest permettant de compenser les pertes de poids résultant soit de la consommation du combustible, soit du lancement de la torpille. L'approvisionnement d'huile qui est de 800 kilos donne une distance franchissable de 190 à 200 milles. Le moteur est à huile lampante ne dégageant aucune fumée et roulant sans bruit; la vitesse réalisée dans la Seine a été de 16 nœuds. Le moteur, très remarquable, ne pèse que 10 kilos par cheval de force. Aussi bien pour la conduite du moteur que pour la direction du navire et pour le lancement de la torpille, deux hommes seulement sont nécessaires.

La petite vedette avec sa vitesse relativement faible, avec son rayon d'action limité, ne constitue évidemment pas un torpilleur pour le large; c'est un engin de surprise, devant agir en groupe sous la direction d'un navire plus grand comme chef de groupe; elle n'a aucune prétention à l'autonomie, mais elle n'en réalise pas moins une solution très ingénieuse du torpilleur de côte.

Vieilles Annales.

Peut-être, cette année, après avoir vu courir le Grand-Prix, quelque sportsman érudite aura-t-il l'idée de célébrer le cinquantenaire récent du champ de courses de Longchamp. C'est, en effet, le 27 avril 1857 que fut inauguré ce champ de courses. On sont les équipages à la daimon et les élégantes à crinolines! Dans le recul du passé, leur souvenir est allé rejoindre celui des aïeules pondrées qui vinrent, en grande fête, assister à la première course de chevaux donnée en France. C'était le 27 février 1766, dans la plaine des Sablons.

Le duc de Croÿ, dans ses "Mémoires inédites," fait ainsi mention de cette solennité: "Le 27 février 1766 eut lieu la course de chevaux donnée par le comte de Lauragnais, la première qui ait eu lieu en France à l'instar de celles d'Angleterre. Tout le monde en fut curieux, et il vint plus de mille carrosses à la plaine des Sablons, près le bois de Boulogne."

Le cheval de M. de Lauragnais se trouva malade; il fut pourtant un tour pour qu'on ne dit pas que c'était une défaite. Puis on l'arrêta, convenant d'avoir perdu sans courir. L'anglais sans se presser, fit sa course, et il fut avouer que cela va d'une légèreté dont nous n'avons pas d'exemple.

Peu de jours après, le cheval de M. de Lauragnais mourut, et il fut prouvé qu'il avait été empoisonné par un de ses palefreniers anglais qui, par patriotisme, ne voulait pas qu'un français eût pu gagner une course à un anglais. Cela fit beaucoup de bruit.

Donc, lorsque cet lien cette fête de la plaine des Sablons, les courses étaient, en Angleterre, un plaisir séculaire. On raconte qu'Henri VIII faisait courir à Chester et à Hamford. Pourtant, les vieux chroniqueurs affirment que les courses ont une origine française. L'histoire de Bayard, le fabliau breton de Merlin Barz, d'autres livres anciens parlent de courses de chevaux où se passionnaient les nobles seigneurs et les gentes demoiselles. Puis ces traditions passèrent le détroit et s'implantèrent en terre anglaise, s'y transformèrent, alors que la France peu à peu, les oubliât.

Les rois de la Grande-Bretagne eurent tous, pour les courses, une grande ardeur. George IV est resté célèbre dans les annales sportives; il avait une écurie remarquable. D'ailleurs, il en éprouva maintes méaventures. Le jeu déchaîne tant de passions et de violences qu'il aboît souvent le bon sens, les préjugés, le respect qu'on doit aux inattaquables personnalités. Ainsi, en l'an 1791, George, encore prince de Galles, engagea, à Newmarket,

son cheval Escape, pour deux prix qui devaient être courus le 20 et le 21 novembre. Escape se présenta le premier jour et, malgré sa glorieuse réputation, essuya une honteuse défaite. S. A. R. le prince George n'avait jamais compté que des victoires. Ou s'étonna, on s'attrista. Le lendemain, Escape se présenta de nouveau. Brillamment, il battit ses adversaires.

Ce fut un scandale. Des sombres fabuleuses, de ce fait, avaient été perdus... Le pauvre prince s'offensa, vendit son haras, donna sa démission de membre du Jockey-Club et, durant des années, se tint à l'écart de toute réunion sportive. En 1805, les haïnes, les colères étant apaisées, le club de Newmarket adressait au futur roi ces lignes implorantes:

"Puisse notre initiative être agréable à Votre Altesse Royale! Les membres du Jockey-Club, très peinés de son absence de Newmarket, la supplient instamment d'oublier le passé et d'honorer, à l'avenir, leurs "meetings" de sa présence."

Le Tombeau D'Annibal

Un archéologue allemand, M. Th. Wiegand, expose dans le journal le "Bosphore" les résultats des fouilles qu'il a faites, l'été dernier, en Bithynie pour retrouver le tombeau d'Annibal. Jusqu'à présent, on montrait sous ce nom un monument à pilastres, flanqué de vieux cyprès, sur la colline de Gubzeeh; le peintre Eugène Bracht l'a représenté dans un tableau qui figura, en 1892, à l'exposition artistique de Berlin. M. Wiegand prétend que le vrai tombeau du général cartaginien est situé près de l'ancienne ville de Libyssa, sur la colline d'Hlandelur, non loin de l'endroit où le fleuve Libyssa se jette dans le golfe d'Ismid. Il a retrouvé, parmi les ruines d'un couvent byzantin, les restes d'un monument antique, somptueusement orné de colonnes de marbre.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris. — SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 15 JUIN 1907.

- I.—Le Bû qui Lève (I), deuxième partie, par M. René Bazin, de l'Académie française. II.—La duchesse de Bourgogne et l'Alliance Savoyarde—Les derniers jours de la mort, par M. le comte d'Haussonville, de l'Académie française. III.—Au temps de Marie Thérèse —Journal du prince Jean-Joseph Khevenhüller-Metsch, par M. le comte Rodolphe de Khevenhüller-Metsch et M. Schlüter. IV.—La Conférence de La Haye, par M. André Tardieu. V.—Madagascar—IV. L'administration française et les fonctionnaires indigènes, par MM. Marius et Ary Leblond. VI.—L'Expansion commerciale de la France, par M. Jacques Siegfried. VII.—La défense des montagnes, par M. Paul Descombes. VIII.—Potsdam, par Jean Labor. IX.—Revue Littéraire—Le classicisme d'Alfred de Musset, par M. René Doumic. X.—Revue Etrangères—Scènes et figures de la vie animale, par M. T. de Wyzawa.

"Puisse notre initiative être agréable à Votre Altesse Royale! Les membres du Jockey-Club, très peinés de son absence de Newmarket, la supplient instamment d'oublier le passé et d'honorer, à l'avenir, leurs "meetings" de sa présence."

Le prince fut indulgent. Il pardonna aux calomniateurs. Mais toute histoire a une morale. Et je pense qu'en notre temps de division, d'interpellations et de querelles, nos hommes politiques auraient tout d'abord des écuries et de faire courir.

AMUSEMENTS.

WEST END. Dès qu'arrive le soir les trains de West End sont bondés, et aux premiers accords de l'orchestre la plateforme est foule. Il serait du reste impossible de trouver un endroit plus délicieux pour y passer la soirée. Au charme d'un concert et d'une représentation de vaudeville s'ajoute le plaisir de respirer une brise fraîche et reconfortante.

WHITE CITY.

Le succès de "The Geisha", la comédie musicale japonaise que joue la troupe Olympia au Casino de la White City, augmente chaque jour. Le public applaudit particulièrement une danse orientale dite des rubans qui est intercalée dans la pièce. Il y a aussi beaucoup de monde au "Huit", au Carrousel, au jeu de boules japonais, au Katzenjammer, etc.

Une enquête sur les opérations des compagnies télégraphiques.

Oyster Bay, 26 juin.—Le télégramme priant le président Roosevelt de faire une enquête sur les prétendues violations de la loi contre les trusts commises par certaines compagnies télégraphiques a été transmis aujourd'hui à M. Herbert Knox Smith, chef du bureau des corporations.

La politique à la Havane.

La Havane, 26 juin.—M. Gabriel Lopez Garcia, un partisan du général Gomez a été blessé au bras droit par une balle, pendant un duel avec M. Miguel Hernandez, un ami du réparateur Zayas. Ce duel qui est survenu à la suite d'une querelle politique sur les mérites respectifs de MM. Zayas et Gomez a été présidé de la république Cubaine, à tu lieu à Calbasas.



Deux font bien, trois sont trop, à moins qu'il y ait un paquet extra de Zu Zu GINGER SNAPS. Eh! mais ils sont bons!

Un article du "Secolo".

Milan, Italie, 26 juin.—Le "Secolo" commentant éditorialement, aujourd'hui, l'entente conclue entre l'Angleterre, la France et l'Espagne déclare que cette nouvelle triple alliance est le "noyau des futurs Etats Unis d'Europe". Le "Secolo" approuve l'œuvre pacifique de ces trois puissances et critique sévèrement le gouvernement italien de l'appui prêt à l'Allemagne.

A la Côte.

Cairnes, Queensland, 26 juin.—Le croiseur anglais "Pyramus" s'est échoué dimanche dernier à 150 milles au nord de Coctown. Lord Northcote, gouverneur général de l'Australie et sa famille étaient à bord et se sont rendus à Brisbane par bateau. Le "Pyramus" a un tonnage de 2,153; il mesure 300 pieds de long et 36 pieds six pouces de large, et porte huit canons de 4 pouces et d'autres de plus petit calibre. Sa vitesse est de 20 nœuds et il a un équipage de 225 hommes.

Le gouverneur Folk à Memphis.

Memphis, Tenn., 26 juin.—M. Joseph W. Folk, gouverneur du Missour, qui est arrivé ce matin à Memphis venant de Brownsville, Tenn., où il s'était rendu pour assister au mariage de sa sœur, a déclaré, en réponse à une question qui lui était posée, qu'il n'avait pas l'intention de poser sa candidature à la nomination présidentielle du comité national démocratique. M. Folk s'est déclaré un adversaire résolu des monopoles et des trusts, et en faveur du contrôle des chemins de fer par le gouvernement.

Carrie Nation est de nouveau arrêtée.

Washington, 26 juin.—Carrie Nation, l'apôtre de la tempérance, a été arrêtée hier soir à Washington pour avoir causé un scandale dans un café.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O. No. 17 Commencé le 8 juin 1907

LES CRIMES D'UN HÉROS PAR THÉODORE CAHU PREMIÈRE PARTIE XIV UNE HABILE COMÉDIENNE (Suite.) —A combien se montent les frais de cette fête? demanda-t-il. —Le sais-tu... à peu près. —A quatre ou cinq mille francs

—Oh! pas plus. Je crois même qu'elle coûtera moins cher que cela. Elle affirmait au hasard un chiffre quelconque, imaginant bien que pour une petite somme, Hermann la chargerait de régler elle-même. Elle avait pensé juste et s'en félicita.

—Voici cinq mille francs, répondit-il en effet. Tu mettras sous une enveloppe tout ce que tu dois à tes fournisseurs, avec leur adresse. On le leur enverra demain.

—Oh! oui, sans retard, afin de ne plus avoir ce vilain souvenir... Merci mon bon chéri.

Elle prit l'argent, le serra dans son secrétaire, dont elle mit la clef dans sa poche puis elle revint s'asseoir près d'Hermann, tout près, se serrant contre lui.

—Maintenant, ma chérie, le moment est grave. Je t'aime, je t'aime passionnément. Tu n'es pas seulement ma maîtresse de nom, tu l'es en réalité... Je t'aime plus que tout. Avec toi, je supporterais la mauvaise fortune, les tracasseries, l'exil sans me plaindre. Mais toi, en ta résolution, pour vivre avec moi, à tous les sacrifices, à tous les désintéressements et à quitter ce luxe qui te plaît tant?... M'aimes-tu assez pour ne pas craindre un avenir peut-être difficile?

—Maintenant, ma chérie, le moment est grave. Je t'aime, je t'aime passionnément. Tu n'es pas seulement ma maîtresse de nom, tu l'es en réalité... Je t'aime plus que tout. Avec toi, je supporterais la mauvaise fortune, les tracasseries, l'exil sans me plaindre. Mais toi, en ta résolution, pour vivre avec moi, à tous les sacrifices, à tous les désintéressements et à quitter ce luxe qui te plaît tant?... M'aimes-tu assez pour ne pas craindre un avenir peut-être difficile?

—Oh! oui, sans retard, afin de ne plus avoir ce vilain souvenir... Merci mon bon chéri.

Elle prit l'argent, le serra dans son secrétaire, dont elle mit la clef dans sa poche puis elle revint s'asseoir près d'Hermann, tout près, se serrant contre lui.

—Maintenant, ma chérie, le moment est grave. Je t'aime, je t'aime passionnément. Tu n'es pas seulement ma maîtresse de nom, tu l'es en réalité... Je t'aime plus que tout. Avec toi, je supporterais la mauvaise fortune, les tracasseries, l'exil sans me plaindre. Mais toi, en ta résolution, pour vivre avec moi, à tous les sacrifices, à tous les désintéressements et à quitter ce luxe qui te plaît tant?... M'aimes-tu assez pour ne pas craindre un avenir peut-être difficile?

—Oh! oui, sans retard, afin de ne plus avoir ce vilain souvenir... Merci mon bon chéri.

—Maintenant, ma chérie, le moment est grave. Je t'aime, je t'aime passionnément. Tu n'es pas seulement ma maîtresse de nom, tu l'es en réalité... Je t'aime plus que tout. Avec toi, je supporterais la mauvaise fortune, les tracasseries, l'exil sans me plaindre. Mais toi, en ta résolution, pour vivre avec moi, à tous les sacrifices, à tous les désintéressements et à quitter ce luxe qui te plaît tant?... M'aimes-tu assez pour ne pas craindre un avenir peut-être difficile?

—Oh! oui, sans retard, afin de ne plus avoir ce vilain souvenir... Merci mon bon chéri.

Elle prit l'argent, le serra dans son secrétaire, dont elle mit la clef dans sa poche puis elle revint s'asseoir près d'Hermann, tout près, se serrant contre lui.

—Maintenant, ma chérie, le moment est grave. Je t'aime, je t'aime passionnément. Tu n'es pas seulement ma maîtresse de nom, tu l'es en réalité... Je t'aime plus que tout. Avec toi, je supporterais la mauvaise fortune, les tracasseries, l'exil sans me plaindre. Mais toi, en ta résolution, pour vivre avec moi, à tous les sacrifices, à tous les désintéressements et à quitter ce luxe qui te plaît tant?... M'aimes-tu assez pour ne pas craindre un avenir peut-être difficile?

—Oh! oui, sans retard, afin de ne plus avoir ce vilain souvenir... Merci mon bon chéri.

—Maintenant, ma chérie, le moment est grave. Je t'aime, je t'aime passionnément. Tu n'es pas seulement ma maîtresse de nom, tu l'es en réalité... Je t'aime plus que tout. Avec toi, je supporterais la mauvaise fortune, les tracasseries, l'exil sans me plaindre. Mais toi, en ta résolution, pour vivre avec moi, à tous les sacrifices, à tous les désintéressements et à quitter ce luxe qui te plaît tant?... M'aimes-tu assez pour ne pas craindre un avenir peut-être difficile?

—Oh! oui, sans retard, afin de ne plus avoir ce vilain souvenir... Merci mon bon chéri.

Elle prit l'argent, le serra dans son secrétaire, dont elle mit la clef dans sa poche puis elle revint s'asseoir près d'Hermann, tout près, se serrant contre lui.

—Maintenant, ma chérie, le moment est grave. Je t'aime, je t'aime passionnément. Tu n'es pas seulement ma maîtresse de nom, tu l'es en réalité... Je t'aime plus que tout. Avec toi, je supporterais la mauvaise fortune, les tracasseries, l'exil sans me plaindre. Mais toi, en ta résolution, pour vivre avec moi, à tous les sacrifices, à tous les désintéressements et à quitter ce luxe qui te plaît tant?... M'aimes-tu assez pour ne pas craindre un avenir peut-être difficile?

—Oh! oui, sans retard, afin de ne plus avoir ce vilain souvenir... Merci mon bon chéri.

—Maintenant, ma chérie, le moment est grave. Je t'aime, je t'aime passionnément. Tu n'es pas seulement ma maîtresse de nom, tu l'es en réalité... Je t'aime plus que tout. Avec toi, je supporterais la mauvaise fortune, les tracasseries, l'exil sans me plaindre. Mais toi, en ta résolution, pour vivre avec moi, à tous les sacrifices, à tous les désintéressements et à quitter ce luxe qui te plaît tant?... M'aimes-tu assez pour ne pas craindre un avenir peut-être difficile?

—Oh! oui, sans retard, afin de ne plus avoir ce vilain souvenir... Merci mon bon chéri.

Elle prit l'argent, le serra dans son secrétaire, dont elle mit la clef dans sa poche puis elle revint s'asseoir près d'Hermann, tout près, se serrant contre lui.

—Maintenant, ma chérie, le moment est grave. Je t'aime, je t'aime passionnément. Tu n'es pas seulement ma maîtresse de nom, tu l'es en réalité... Je t'aime plus que tout. Avec toi, je supporterais la mauvaise fortune, les tracasseries, l'exil sans me plaindre. Mais toi, en ta résolution, pour vivre avec moi, à tous les sacrifices, à tous les désintéressements et à quitter ce luxe qui te plaît tant?... M'aimes-tu assez pour ne pas craindre un avenir peut-être difficile?

—Oh! oui, sans retard, afin de ne plus avoir ce vilain souvenir... Merci mon bon chéri.

—Maintenant, ma chérie, le moment est grave. Je t'aime, je t'aime passionnément. Tu n'es pas seulement ma maîtresse de nom, tu l'es en réalité... Je t'aime plus que tout. Avec toi, je supporterais la mauvaise fortune, les tracasseries, l'exil sans me plaindre. Mais toi, en ta résolution, pour vivre avec moi, à tous les sacrifices, à tous les désintéressements et à quitter ce luxe qui te plaît tant?... M'aimes-tu assez pour ne pas craindre un avenir peut-être difficile?

—Oh! oui, sans retard, afin de ne plus avoir ce vilain souvenir... Merci mon bon chéri.

Elle prit l'argent, le serra dans son secrétaire, dont elle mit la clef dans sa poche puis elle revint s'asseoir près d'Hermann, tout près, se serrant contre lui.

—Maintenant, ma chérie, le moment est grave. Je t'aime, je t'aime passionnément. Tu n'es pas seulement ma maîtresse de nom, tu l'es en réalité... Je t'aime plus que tout. Avec toi, je supporterais la mauvaise fortune, les tracasseries, l'exil sans me plaindre. Mais toi, en ta résolution, pour vivre avec moi, à tous les sacrifices, à tous les désintéressements et à quitter ce luxe qui te plaît tant?... M'aimes-tu assez pour ne pas craindre un avenir peut-être difficile?

—Oh! oui, sans retard, afin de ne plus avoir ce vilain souvenir... Merci mon bon chéri.